

A portrait of Hyun-Sung Khang, a middle-aged man with glasses, wearing a blue patterned blazer over a light blue checkered shirt. He is looking slightly to the right of the camera with a neutral expression. The background is dark and out of focus.

# UN HOMME INVESTI D'UNE MISSION

*Hyun-Sung Khang dresse le portrait  
d'**Atif Mian**, de Princeton, pour qui la lutte  
contre l'inégalité est un impératif moral*

Nous connaissons tous quelqu'un qui vit au-dessus de ses moyens. C'est la description moqueuse faite de la génération Y qui dépense plus que ce qu'elle n'a en toasts à l'avocat et en coûteux *lattes*, envies souvent financées à crédit. Cependant, à l'époque moderne, dépendre du crédit n'est pas signe de prodigalité à en croire Atif Mian, professeur d'économie, de politique publique et de finance à Princeton. Bien au contraire, d'après lui, le recours excessif à l'emprunt montre que le creusement de l'inégalité de revenus a déformé le système économique.

« C'est presque comme si l'économie moderne était devenue dépendante du crédit », dit Mian. « À nous de comprendre comment et pourquoi. »

L'économiste américain de 44 ans d'origine pakistanaise a beaucoup fait pour éclairer notre lanterne sur notre accoutumance moderne à l'égard de la dette et a, en chemin, avancé une nouvelle thèse sur le plus grand ralentissement économique en plus d'un demi-siècle. Avec Amir Sufi, professeur de finance à l'université de Chicago, il présente un nouveau regard sur la Grande Récession dans leur ouvrage de 2014, intitulé *House of Debt*, qui a fait rejoindre Mian, cette année-là, la liste des 25 jeunes économistes les plus influents au monde, dressée par le FMI.

Les auteurs analysent de grandes quantités de données pour prouver que l'augmentation spectaculaire de la dette des ménages chez les personnes les moins à même de rembourser leur crédit a contribué à précipiter la plus grande crise financière mondiale depuis la Grande Dépression. Dans leur ouvrage, ils affirment que les dirigeants se sont trompés en accordant trop d'attention au système bancaire et en renflouant les banques et non les emprunteurs.

Selon Sufi, leurs recherches contribuent à attirer beaucoup plus l'attention du FMI, de la Réserve fédérale, de la Banque d'Angleterre et des banques centrales d'Australie, de Chine et d'Israël sur la dette des ménages.

Au cours des cinq années écoulées depuis la publication de leur ouvrage, Mian et Sufi ont étendu leurs recherches en se concentrant sur la dette des ménages et l'inégalité économique. Leurs derniers travaux font le lien entre le creusement de la dette des ménages depuis 1980 et l'augmentation du nombre de super-riches. Ils font le lien entre l'inégalité croissante des revenus et la concentration de richesses considérables, qui inondent le système économique avec un crédit bon marché qui accentue la consommation au lieu de contribuer à la croissance économique au moyen d'investissements réels.

## Une passion pour l'efficience

Dans les entretiens diffusés et en présence de son coauteur, la personnalité plus discrète et réservée de Mian est éclipsée par celle de son partenaire en écriture, plus volubile et expressif. Cependant, en personne et en l'absence de caméras, la douceur de Mian est empreinte de gentillesse, de réflexion et de charme. Il exprime une passion souvent ignorée pour la science lugubre et est séduit par la promesse de gains d'efficience qu'elle promet.

« Si je suis tellement passionné par l'économie, et c'est ainsi que je la définis, c'est parce qu'elle tente de répondre à la question de savoir comment mieux nous organiser pour obtenir un tout qui est plus que la somme de ses parties », dit Mian. « Je crois que l'économie est le seul domaine qui se concentre exactement sur ce genre de questions. »

Ayesha, l'épouse de Mian depuis près de 20 ans, plaisante en disant qu'il recherche même l'efficience dans sa vie privée et que cela se traduit par une obsession quant à « l'utilisation de l'espace à la maison », lors des fréquentes soirées qui y sont organisées.

« S'il y a un canapé trois places, il veut que trois personnes s'y assoient », dit-elle en riant. « Si deux personnes y sont assises confortablement, il considère que c'est un manque d'efficience. Il ne peut pas s'empêcher de penser à ce genre de détails. »

Et s'il n'y a pas de troisième personne pour occuper la place vide ? « On peut lire une certaine déception sur son visage. »

C'est par hasard que Mian s'est intéressé à l'économie. Né dans une famille de classe moyenne supérieure au Pakistan, fils unique de médecins d'État, Mian raconte qu'on attendait de lui qu'il devienne médecin ou ingénieur. Comme la médecine ne l'intéressait pas, il a choisi les études d'ingénieur. Sa famille accordait tellement d'importance à l'éducation que sa mère a déménagé à Lahore, la deuxième ville du Pakistan, pour que les enfants suivent des études tandis que leur père restait en poste à quelques centaines de kilomètres de là.

À 17 ans, encouragé par son père, le jeune Mian a présenté sa candidature à des universités américaines et décroché une bourse complète pour la faculté d'ingénierie électrique du Massachusetts Institute of Technology (MIT). Il dit que le moment où il a reçu la lettre d'admission au MIT est « l'un des plus heureux (et chanceux) de [sa] vie ».

Le MIT était sa première véritable exposition à la vie en dehors du Pakistan et sa première expérience de vie indépendante. Même s'il était appliqué, l'ingénierie ne

l'enthousiasmait pas. Mian lui a préféré les mathématiques et l'informatique ; il est tombé par hasard sur l'économie pendant ses cours obligatoires en sciences humaines.

Il a vu dans l'économie un champ d'étude lui permettant de traiter les grandes questions du Pakistan des années 80, où il a grandi, nation émergeant de la dictature et déchirée par la violence, l'extrémisme et les tensions sectaires internes.

« On se demande en quelque sorte si c'est vraiment ainsi que le monde devrait fonctionner face à la violence et aux divisions internes de la société. Quelqu'un pourrait-il faire mieux ? », s'interroge Mian. « C'est une question qui m'a toujours travaillé et sur laquelle j'ai voulu me pencher. »

Après avoir obtenu son diplôme de premier cycle en mathématiques et en informatique avec une moyenne générale parfaite, et après un bref séjour à Princeton, Mian a décidé de retourner au MIT pour faire un doctorat, qu'il a obtenu en 2001, après avoir soutenu une thèse sur le secteur bancaire et la gouvernance. Il est ensuite devenu professeur de finance adjoint et associé à l'école de commerce de l'université de Chicago jusqu'en 2009, puis professeur d'économie, de finance et de commerce international à l'université de Californie, à Berkeley, jusqu'en 2012, avant de rejoindre Princeton.

### Partenariat de recherche

Son partenariat avec Sufi, un Américain d'origine pakistanaise né à Detroit et élevé à Topeka, au Kansas, est né après qu'un ami commun les eut présentés, leur faisant remarquer leurs intérêts semblables. Selon Sufi, ils partageaient un intérêt pour « l'application des techniques microéconomiques aux fins de répondre à des questions importantes, à la croisée de la finance et de la macroéconomie ».

Les auteurs considèrent que l'utilisation de microdonnées, ou données granulaires, pour répondre aux questions macroéconomiques est leur contribution notable à l'économie. « Cette approche empirique a vraiment décollé depuis nos premiers travaux sur la récession de 2008 », dit Mian.

Cet intérêt partagé a donné naissance à leur ouvrage, présélectionné pour le prix du livre d'affaires de l'année 2014 octroyé par le *Financial Times*, même si le grand gagnant fut *Le Capital au XXI<sup>e</sup> siècle* de Thomas Piketty.

Larry Summers, ancien secrétaire au Trésor des États-Unis, a dit que l'ouvrage « était peut-être le livre le plus important issu de la crise financière de 2008 et de la Grande Récession qui l'a suivie ». Dans une analyse, Summers souscrit en partie à la position des auteurs qui affirment que l'on aurait dû accorder une plus grande attention aux ménages pendant la Grande Récession.

Les entretiens avec Mian donnent presque l'impression qu'une philosophie sous-tend ses travaux : la conviction selon laquelle le bien-être d'une communauté ou d'une société dépend de la prospérité de tous ses membres. « Quand on parle de Grande Récession, ce qui compte vraiment, c'est de pouvoir absorber les chocs des uns et des autres et de comprendre que nous sommes tous liés », dit-il.

Summers convient que tout travail futur sur les crises financières devra tenir compte du bilan des ménages et défend en même temps les dirigeants de l'époque.

« L'erreur de Mian et Sufi est courante chez les économistes universitaires, souvent peu enclins à tenter de comprendre les choix stratégiques qui résultent de considérations qui ne relèvent pas de modèles simples », écrit Summers.

« C'est exactement ce manque de courage politique et cette incapacité à comprendre la gravité de la situation qui donnent lieu à ce genre de problèmes », réplique Mian.

Selon Mian et Sufi, les dirigeants auraient mieux fait face à la crise financière s'ils avaient facilité le sauvetage des ménages endettés. Les auteurs critiquent sévèrement la décision consistant à sauver les banques aux dépens des ménages en difficulté.

« Vous auriez pu dire aux banques : nous, banque centrale et Trésor, vous donnons de l'argent que vous devez mettre à la disposition des emprunteurs », dit Mian. En outre, le gouvernement aurait pu ordonner un moratoire sur la saisie des maisons hypothéquées. « Personne n'était en état d'absorber les quatre millions de maisons que les banques ont mises sur le marché. » Mian en est certain, car les données le prouvent.

Les données sont toujours reines, dit sa femme Ayesha. Mian accepte néanmoins les arguments raisonnables. Quand leurs deux jeunes filles ont refusé d'aller dans une école privée qu'elles jugeaient élitiste, elles ont expliqué leur point de vue à leur père.

Selon Ayesha, il a répondu : « Nous n'enversons pas nos filles là-bas. Du moment qu'elles me donnent une bonne raison, j'accepte leur décision. »

Les époux se connaissent depuis leur jeunesse. Ils se sont mariés à Lahore après que Mian est allé au Pakistan demander la main d'Ayesha, qui décrit son mari comme quelqu'un de très sérieux et franc. Même quand il était étudiant, au début de sa vingtaine, « on avait l'impression de parler à un homme de 40 ou 45 ans », dit-elle. Elle décrit le début de leur relation comme « pratique » et « pragmatique ». « Le romantisme est venu plus tard », ajoute-t-elle.

Vers la fin de l'année dernière, leurs filles de 14 et 12 ans ont accueilli un petit frère. Selon Ayesha, avec la sécurité de l'emploi et une publication majeure à son actif, Mian savoure cette troisième paternité.

« Ce qui compte vraiment, c'est de pouvoir absorber les chocs des uns et des autres et de comprendre que nous sommes tous liés. »

« Il a toujours été un père extraordinaire, mais il est plus détendu et beaucoup plus accessible », dit-elle.

### Inégalité et endettement des ménages

Les travaux de Mian et Sufi sur la dette se concentrent sur les raisons et les conséquences d'une hausse continue de la dette au regard du PIB. Au début des années 80, le ratio dette/PIB était d'environ 30 % aux États-Unis. Depuis lors, ce chiffre a dépassé les 100 %, comme cela s'est produit dans d'autres pays.

Le métarécit sur lequel les chercheurs se penchent actuellement concerne la notion selon laquelle les plus fortunés du monde gagnent plus d'argent qu'ils ne peuvent en dépenser. Au lieu de financer l'investissement, le surplus va vers les marchés financiers pour que l'emprunt alimente la consommation, explique Mian.

« Notre économie mondiale dépend maintenant de la création du crédit afin d'engendrer une demande suffisante pour la croissance », dit-il.

Avec un volume de crédit en augmentation constante dans le système, les taux d'intérêt diminuent de plus en plus pour encourager l'emprunt, précise Mian. Les taux d'intérêt étant déjà à leur plus bas, toute diminution supplémentaire se heurte à une limite, créant la trappe à liquidités actuelle, liée à la faible croissance qui sévit dans nombre de pays. Mian prévient que ce « supercycle » touche à sa fin.

De cette théorie découlent des conséquences sociopolitiques consternantes, dont une inégalité croissante, un mécontentement généralisé et un populisme enragé dans le monde entier, dit Mian.

« L'économie mondiale connaît certaines difficultés dans un contexte d'inégalités et d'injustices croissantes », dit-il, « ce qui accentue les tensions politiques. Quelque chose cloche. Les gens le sentent et veulent des réponses. »

Selon Mian, la croissance inégale est la « maladie fondamentale » à l'origine du supercycle de crédit ; elle engendre un sentiment de désenchantement au sein de la société. Les coûts sociaux en sont élevés et profonds. Mian donne des exemples allant de la faim des enfants aux États-Unis au taux d'incarcération élevé des hommes noirs et au manque d'investissements publics dans les infrastructures.

« Si vous arriviez de Mars et regardiez ce qui se passe, vous vous demanderiez si ces gens sont fous », affirme Mian. « Ils oublient les millions de membres de leur population qui pourrait grandement changer les choses et les poussent hors du système. Dans la mesure où des gens comme moi ont une influence, nous sommes là pour essayer de dire ce qui se passe et pourquoi. »

### Prospérité inclusive

Tout en réfléchissant à ces questions, Mian s'est trouvé entraîné dans une polémique violente et personnelle dans son pays d'origine. En septembre dernier, le nouveau Premier ministre du Pakistan, Imran Khan, a nommé Mian au conseil consultatif économique de son gouvernement. Bien que largement saluée au niveau international, cette nomination a été violemment critiquée par la droite religieuse au Pakistan parce que Mian appartient à la communauté religieuse minoritaire des Ahmadis. Après trois jours de manifestations dans les rues, le gouvernement est revenu sur sa décision. La déception de Mian était amère parce qu'il se réjouissait à l'idée de rendre service à un pays qu'il aime.

Les travaux de recherche de Mian, animés par sa conviction morale, le conduisent à militer passionnément pour un partage plus global des fruits de la croissance : selon lui, l'économie prouve que notre sort est lié à celui des autres.

Au début de cette année, Mian est devenu l'un des onze membres fondateurs du réseau Economics for Inclusive Prosperity qui réunit des économistes qui s'engagent à trouver des solutions stratégiques qui généreront la prospérité de tous.

« Même si la prospérité est la préoccupation traditionnelle des économistes, l'idée de prospérité « inclusive » exige de tenir compte des intérêts de tous, pas simplement de l'individu moyen, et de considérer la prospérité au sens large, dont les sources de bien-être non pécuniaires, allant de la santé aux changements climatiques et aux droits politiques », affirme le site Web du groupe.

Pourquoi soutient-il ce groupe ? « Parce que nous y participons tous », dit Mian. « Quelle que soit la situation, nous sommes tous dans le même bateau. » **FD**

**HYUN-SUNG KHANG** est agent principal de communication au département de la communication du FMI.